

## Les Contemporains

FÉLICITÉ-ROBERT DE LA MENNAIS (1782-1854)

(Suite)

Il était soutenu, d'ailleurs, contre ses adversaires par des esprits de première valeur et par la majeure partie du clergé de France. « Laissez coasser toutes ces grenouilles, » lui écrivait de Bonald ; et le comte de Maistre, qui, toutefois, avouait ne pas co.apprendre le second volume de l'*Essai*, lui disait à son tour : « ne laissez pas dissiper votre talent. Vous avez reçu de lanature un boulet ; n'en faites pas de la dragée qui ne pourrait tuer que des moineaux, tandis que nous avons des tigres en tête. »

La Mennais n'avait pas besoin de ces recommandations. Devenu soudainement, selon le mot de Montalembert, « le plus célèbre et le plus vénéré des prêtres de France, » il se croyait appelé à un apostolat sans exemple dans l'histoire de l'Eglise. On parlait autour de lui d'impies notoires ramenés à la vérité religieuse par la lecture de l'*Essai*. Pourquoi les conversions n'iraient-elles pas se multipliant ? Et La Mennais prenait sans scrupule la direction de l'Eglise, en dehors et en dépit même de l'épiscopat.

Où menait-il cette jeunesse catholique, empressée de se donner à lui et de marcher intrépide sous son drapeau ? A la bataille, une bataille âpre et dure contre la société laïque. Dieu l'avait fait soldat, comme disait l'abbé Jean-Marie, et guerroyer fut toujours sa grande passion. Malheureusement, le sang-froid lui faisait défaut pour faire manœuvrer l'armée catholique. Dans le feu du combat, il ne pensait plus ni à ses troupes ni à lui-même, mais seulement que l'ennemi était là et qu'il fallait frapper de grands coups.

Il collabora successivement au *Conservateur*, au *Drapeau blanc*, au *Mémorial catholique* et à la *Quotidienne*. Sa polémique ne ménageait pas plus les personnes que les idées. En 1823, un article contre le grand-maitre de l'Université, Mgr de Frayssinous, qu'il rendait responsable de la perte des âmes dans les écoles de l'Etat, le fit traduire devant le tribunal correctionnel de la Seine. Il eut la chance d'être acquitté et recommença.

Cependant, les diatribes, dont il était coutumier, lui créèrent avec le temps de nombreux ennemis. Pour répondre aux libelles qui le décriaient par centaines, il donna une *Défense de l'Essai*, avant même que l'ouvrage eût paru tout entier, et demanda au Saint-Siège de bien vouloir la faire examiner. Mais, en cette occasion, l'esprit de soumission semble déjà lui avoir fait défaut. A l'abbé Carron qui l'engageait à prendre conseil des théologiens, il répondait : « Si l'on rejette mes thèses, je ne vois aucun autre moyen de défendre solidement la religion. » Comme si, jusqu'à l'*Essai*, la religion avait toujours eu le dessous et n'était jamais parvenue à mettre de son côté la logique et le bon droit. Il ajoutait froidement : « Au reste, j'ai demandé à Rome d'examiner mon livre ; si le jugement m'est désavantageux, je suis décidé, à ne plus écrire. » Vers le même temps, il disait à son neveu : « Mon ami, si j'avais à prendre un emblème de ma vie, ce ne serait pas le roseau qui plie au vent, mais le chêne brisé par l'orage. Je romps et ne plie pas. »

Il ne fut ni chêne ni roseau en la circonstance. Rome, en effet, se montra indulgente. Sans se prononcer sur les points en litige, elle autorisa une traduction italienne de la *Défense*. Le maître du Sacré Palais fit même précéder